

« Soubdain vindrent à tas saiges femmes de tous coustez »
qui prirent l'intestin de la mère pour l'enfant à naître :

Louise Bourgeois et l'image de la matrone à la Renaissance

Julie Côté

Université d'Ottawa

Reprenons un instant une partie de l'intitulé : « [s]oubdain vindrent à tas saiges femmes de tous coustez » (1994, p. 21), qui prirent l'intestin de Gargamelle pour l'enfant à naître. Évidemment, chez Rabelais, tout événement marquant dans la vie des personnages principaux prend des proportions gigantesques et extraordinaires, et Gargantua, l'enfant à naître dont il est question dans ce passage, remonte lentement le corps de sa mère pour venir au monde en sortant de son oreille

gauche. Si la naissance de Gargantua s'inscrit dans la fiction, encore faut-il nuancer cette affirmation puisqu'il existe dans les traités médicaux du XVI^e siècle — chez Ambroise Paré, par exemple — toute une panoplie de cas de grossesses et de naissances « monstrueuses » ou « prodigieuses » considérées non seulement possibles, mais également véridiques. Il n'en demeure pas moins que les propos dénigrants du narrateur à l'égard du savoir et de l'expertise des sages-femmes fait écho au discours de certains médecins — Euchaire Rösslin (1470-1526), Laurent Joubert (1529-1582), Charles Guillemeau (1549-1613) et autres —, qui dénoncent les connaissances limitées, voire déficientes, des matrones qui n'ont pour toutes sources de savoir que leurs expériences personnelles de la maternité, la transmission orale de connaissances entre sages-femmes et la pratique empirique (Berriot-Salvadore, 1990; Broomhall, 2004). Pour les médecins « savants » et pour la Faculté de médecine de Paris qui, depuis la fin du XIV^e siècle, cherchent à exclure les femmes de l'art médical, les lacunes des sages-femmes à l'égard de l'anatomie, de la physiologie et de l'hygiène mettent en danger la vie des parturientes et des nouveau-nés. Leurs craintes, leurs réserves et leur méfiance à l'égard des matrones ne sont pas infondées : il faut savoir qu'avant l'ordonnance de Paris de 1560, il suffit, dans les bourgs et à la campagne, d'« obtenir un certificat de moralité » délivré par un curé pour obtenir la permission de pratiquer l'art des accouchements (Rouget et Winn; Broomhall, p. 37). Toutefois, en théorie, mais pas toujours en pratique, dès 1560 et conformément aux *Statuts et reiglements ordonnez par toutes les matrones ou saiges femmes de la ville, prevosté et vicomté de Paris*, les sages-femmes doivent subir un examen devant un jury composé d'un médecin, de deux chirurgiens et de deux sages-

femmes jurées afin de pratiquer leur art en toute légalité. Cependant, en dépit de cette ordonnance, les connaissances scientifiques des praticiennes nouvellement reçues demeurent limitées. Le cas de Louise Bourgeois diffère remarquablement de celles qui, comme le veut l'usage, apprennent leur métier auprès de sages-femmes dont la réputation est déjà bien établie. Selon les dires de sa propre sage-femme, qui l'a encouragée à suivre cette voie, Louise Bourgeois, parce qu'elle sait lire et écrire, serait « la première de son état » à « embrasser les sciences » (Bourgeois, 1992, p.123 et 172) en puisant son savoir à la lecture des œuvres d'Ambroise Paré, premier chirurgien du roi Henri II, ainsi qu'auprès de son époux, Martin Bourgeois, également chirurgien et lui-même élève de Paré. C'est d'ailleurs cette alliance matrimoniale avec un chirurgien qui a presque valu à Louise Bourgeois d'être exclue du métier. En effet, la méfiance entre médecins et sages-femmes est mutuelle, comme en témoignent les commentaires de Madame Dupuis à Madame Péronne, toutes deux présentes lors de l'examen de Louise Bourgeois au Châtelet (1598) :

Pardieu, ma compagne, le cœur ne me dit rien de bon pour nous, puisqu'elle est femme d'un chirurgien, elle s'entendra avec ces médecins comme coupeurs de bourses en foire : il ne nous faut recevoir que des femmes d'artisans qui n'entendent rien à nos affaires. (1992, p. 173)

Ces « affaires », dont il est question, sont des affaires de femmes. Car si les « honnêtes » médecins maîtrisent les théories de l'anatomie, de la physiologie et de l'hygiène, seules les matrones, en raison de leurs nombreuses années d'expérience, sont en mesure de comprendre les besoins du corps féminin lors d'un accouchement. Seules les matrones savent que « [t]ous les travaux d'une femme, ny les grossesses, ne sont pas

semblables » (Bourgeois, 2000, p. 135) et qu'« il n'y a [à propos de la physiologie des femmes enceintes] de regle si étroite, où il n'y ayt exception » (p. 141). S'il existe des médecins sensibilisés au « mal d'accoucher [qui] est extreme » (p. 137), seules les matrones « sages », « honorables » et « prudentes » peuvent procurer à la femme en douleurs un environnement emplî de douceur et de compassion sincères, surtout si elles-mêmes ont vécu l'expérience des divers maux lors de grossesses et d'enfantements.

Nous avons donc cherché à comprendre comment Louise Bourgeois parvient, dans son *Instruction à ma fille* rédigé en 1617 après vingt ans d'expérience en tant que sage-femme, à concilier savoir théorique et pratique de l'obstétrique dans un climat où règnent non seulement la méfiance mais également la médisance entre les différentes professions médicales. Les études critiques de Madeleine Lazard (1985), Wendy Perkins (1988, 1989), Clara Domingues (1989), Colette Winn (1997), François Rouget (1998) et Susan Broomhall (2004) soulignent, à divers degrés, le caractère urgent et nécessaire des revendications de Louise Bourgeois à l'égard du partage des connaissances entre médecins, chirurgiens et sages-femmes. Ils relèvent tous également ses commentaires élogieux envers ses collègues « honnêtes » ainsi que la condamnation sans équivoque des praticiens et des praticiennes qui exercent leur métier sous de fausses prétentions et qu'elle n'hésite pas à accuser de malhonnêteté, voire de charlatanisme. Toutes ces déclarations, en plus d'être inscrites explicitement au cœur de son *Instruction à ma fille*, le sont aussi dans ses *Observations diverses, sur la sterilité, perte de fruict, fœcondité, accouchements, et maladies des femmes, et enfants nouveaux naiz* (livre I, 1609; livre II, 1617; livre III, 1626) et dans son *Récit*

véritable de la naissance de Messieurs et Dames les enfants de France. Avec les particularitez qui y ont este, et pouvoient estre remarquées (1617). Colette Winn précise, dans deux petites notes en bas de page de son édition de *l'Instruction à ma fille*, qu'une relation étroite existe entre *l'incipit* de ce texte et le *Théétète*, de même qu'avec le mythe de Theuth enchâssé dans le *Phèdre* de Platon. Il y a là, nous semble-t-il, une piste très intéressante à suivre.

Afin de pouvoir circonscrire ces liens, il faut d'abord préciser que Louise Bourgeois, dans le but d'établir son *ethos* de sage-femme, s'inscrit elle-même dans une filiation directe avec la « très vaillante et vénérable sage-femme Phénarète » (Platon, 1967, p. 68), selon les propres dires de Socrate qui, dans le *Théétète*, vante les mérites de sa mère. Dans son *Instruction*, Louise Bourgeois précise que c'est Phénarète qui « prit pitié d'[elle], [la] consola, et [lui] conseilla d'embrasser ses sciences, [lui] représentant que toutes choses concuroient à bien pour [elle] » (p. 123). En raison de ces conseils qui lui sont prodigués par la célèbre et vertueuse sage-femme, Louise Bourgeois revendique le statut de « fille adoptive » de Phénarète (p. 123). Par analogie, elle inscrit également dans cette même filiation la sage-femme qui l'a assistée lors de ses propres grossesses et accouchements. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, c'est dans son chapitre « Comment j'ai appris l'art de sage-femme » du livre II de ses *Observations diverses* que Louise Bourgeois raconte comment, aux lendemains de la tourmente de la prise de Paris par Henri IV et la ruine de la famille Bourgeois qui s'en est suivie, « [u]ne honnête femme qui [l]'avait accouchée de [s]es enfants, qui [l]'aimait, [la] persuada d'apprendre à être sage-femme » (p. 172) grâce aux lettres et à la collaboration professionnelle de son époux chirurgien.

De plus, en précisant que sa fille est également petite-fille de Phanerote — nom que Louise Bourgeois attribue à Phénarète (2000, p. 124) — et en dédiant explicitement son *Instruction* à cette fille ainsi qu'à « toutes les autres » (1992, p. 231) qui désirent se destiner à la même vocation, Louise Bourgeois, pouvons-nous le supposer, tente de faire reluire l'art des sages-femmes qui sont souvent méprisées (2000, p. 136, 138 et 140) et que l'on aimerait voir garantes de tous les accidents qui peuvent survenir pendant la grossesse (2000, p. 140-141)¹. Établir un lien prestigieux entre l'autorité vertueuse des anciens, l'art des sages-femmes et celles qui choisiront d'en embrasser la profession lui permet d'espérer la longévité de cet art, notamment dans un contexte où les praticiennes sont de plus en plus souvent mises à l'écart par les jeunes futures mères, à la faveur de la nouvelle mode des médecins-accoucheurs (Bourgeois, 2000, p. 130).

Le recours au *Théétète* permet également à Louise Bourgeois d'établir son autorité de « sage » mère qui, en plus de détenir un savoir à transmettre à sa fille, désire tout autant voir la réussite professionnelle de cette dernière surpasser la sienne. Tout comme Socrate, qui maîtrise les sciences de la géométrie, de l'astronomie, de l'harmonie et du calcul, Louise Bourgeois maîtrise les sciences des remèdes, les vertus indissociables au métier de sage-femme², ou encore les

¹ Elle souligne également que ces accidents sont les conséquences directes de « fautes » commises par les femmes enceintes : les indispositions dont elles souffrent et qu'elles taisent, leur mauvaise constitution, les enfants mort-nés à la suite d'une chute ou de promenades en carrosse pourtant proscrites, les rapports entre maris et épouses lorsque ces dernières « s'oublient » ou encore en raison d'excès de peur et de colère.

² À savoir la compassion, l'honnêteté, l'honneur, la pudeur, la douceur, le calme et la prudence (Bourgeois, 2000, p. 129-130 et 137-139).

préparatifs essentiels en prévision d'un heureux accouchement (2000, p. 134-135 et 137). Tout comme Socrate, dont « l'art d'accoucheur » « délivre des hommes [...] et [...] surveille leurs âmes en travail » (Platon, 1967, p. 71), l'art d'accoucheuse de Louise Bourgeois « délivre [...] des femmes » et « surveille leurs corps [en travail] ». L'analogie dépasse toutefois les frontières du travail des femmes enceintes et rejoint implicitement « l'âme en travail » de sa fille. Bien que la maïeutique préconisée par Socrate et transcrite par Platon diffère des manuels d'instruction aux jeunes filles où le dialogue est absent, Louise Bourgeois, dans son *Instruction*, invite néanmoins sa fille à la réflexion intellectuelle et au raffinement de son esprit et de son bon jugement. En faisant état d'une série variée de situations impliquant des femmes « grosses » ou en travail, en décrivant de nombreux *exempla* où des médecins et des sages-femmes interviennent parfois de façon honnête ou, parfois, de façon malhonnête, en insérant des proverbes, des recommandations et des avertissements, en offrant à sa fille « tout ce qu'[elle] sçay », en l'invitant à « fai[re] profiter le talent qu'[elle lui] laisse, et fai[re] que l'on die d'[elle] qu'[elle est] plus capable que n'a jamais esté [sa] mère », bref, en faisant de son *Instruction* « un beau portrait » peint à l'aide de « divers pinceaux et plusieurs couleurs » (p. 125), Louise Bourgeois invite sa fille à discerner l'honnête du malhonnête et à déceler les « subtilitez » du mensonge pour faire valoir la vérité qui « demeur[e] victorieuse » (p. 144). Si les hommes dont il est question dans le *Théétète* « ont trouvé en eux et enfanté beaucoup de belles choses [...], s'ils en ont accouché, c'est grâce au dieu et à [Socrate] » (Platon, 1967, p. 71). Si, sous les soins de Louise Bourgeois, les femmes ont accouché de beaux enfants, si la vocation de sa fille demeure « resoluë » (p. 124) malgré les

avertissements et les difficultés entrevues, si les femmes qui auront à donner naissance sous les soins de sa fille accouchent elles aussi de beaux enfants, c'est « grace à la crainte de Dieu toute entiere » (p. 124) et aux instructions de Louise Bourgeois.

Comme nous venons de le voir, le *Théétète* permet à notre auteure de rendre ses lettres de noblesse à l'art des sages-femmes, métier souvent voué à l'opprobre³. Ce texte de Platon constitue également un motif valable pour poser les balises de revendications chères à Louise Bourgeois, soit celles d'une alliance et d'un partage de connaissances entre les membres des différentes professions médicales. Chez Platon, les divers champs scientifiques dont nous avons établi la liste plus haut sont tout autant maîtrisés par Socrate que par ses disciples, chez qui la pensée scientifique et la réflexion sont à développer au moyen de dialogues, forme de pratique empirique intellectuelle. En raison de sa filiation avec la mère de Socrate, Louise Bourgeois affirme « [q]ue à cause d'elle [Phanerote] [...] tous les disciples de [...] Socrate [lui] seroient favorables ». Ces disciples sont ces médecins, chirurgiens, barbiers et apothicaires qui ont, au temps de notre sage-femme, acquis leurs connaissances scientifiques dans les facultés de médecine de France. Forts de leurs savoirs sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène et les remèdes, ils doivent faire appel à la pratique

³ Dans le *Récit véritable*, Louise Bourgeois précise qu'être « remueuse », c'est-à-dire assister la nourrice d'enfants de naissance aristocratique et veiller à la propreté et aux linges de ces derniers, procure un meilleur statut social et de meilleurs gages que le métier de sage-femme. Henri IV, heureux et soulagé de voir naître son premier héritier, propose à Louise Bourgeois de l'élever au rang de remueuse et de lui offrir les mêmes gages qu'à la nourrice, ce que Louise Bourgeois, honorée, refusera néanmoins puisque son statut de sage-femme lui permet de « [se] rendre tousjours plus capable de servir la Reine » (p. 82).

empirique détenue par les sages-femmes afin de compléter leur formation de praticiens, alors que les sages-femmes, afin de parfaire leur art, doivent faire appel au savoir scientifiques des médecins. C'est ici que le pont entre le *Théétète* et le mythe de Theuth se révèle pleinement. Dans ce mythe, le dieu Theuth invente une série de disciplines scientifiques qu'il définit et décrit à Thamous, roi d'Égypte, tout en précisant l'utilité de chacune d'entre elles. Au cours de cet exposé, Thamous émet une série d'observations qui vont parfois à l'encontre des affirmations de Theuth ou qui, parfois, les cautionnent. Cependant, le plus grand reproche émis par le roi est le même que celui formulé par Louise Bourgeois à l'égard des médecins. Laissons d'abord la parole à Thamis :

Quant à la science, tu en fournis seulement le semblant à tes élèves, et non pas la réalité. Car, après avoir beaucoup appris dans les livres sans recevoir d'enseignement, ils auront l'air d'être très savants, et seront la plupart du temps dépourvus de jugement, insupportables de surcroît parce qu'ils auront l'apparence d'être savants, sans l'être. (Platon, 1985, p. 228-229)

L'Instruction à ma fille reprend l'essence de cet extrait, qui fait état de l'écart entre les théories scientifiques des livres et la pratique empirique qui découle de la réalité. C'est en tenant compte de cette dichotomie que Louise Bourgeois recommande donc à sa fille de

[n]e [pas] cachez les bons remedes que vous sçaurez aux medecins et personnes sages, autrement l'on les estimeroit aussi peu comme des Charlatans, qui se servent d'un remede, comme d'une selle à tous chevaux, et neantmoins disent sçavoir des merveilles, et se cachent en tout ce qu'ils font. Il faut parler librement de ce que l'on sçait, et en donner raison. (p. 125)

Les honnêtes médecins et les personnes sages requièrent donc les connaissances de leurs collègues pour assurer les meilleurs

soins possibles à leurs patients, alors que les « charlatans » se contentent d'avoir recours à des connaissances sans toujours tenir compte des affections dont souffrent les malades. Dans un passage où elle raconte l'accouchement d'une femme de qualité, Louise Bourgeois rapporte les circonstances où elle a dû composer avec ces deux catégories de chirurgiens : d'un côté les « sages » et, de l'autre, ceux qui « disent savoir des merveilles » et être savants, mais dont les discours n'ont rien à voir avec la pratique et la réalité. Appelée au chevet d'une jeune femme en douleurs, Louise Bourgeois voit cette dernière assise sur une chaise obstétricale, position qu'elle approuve normalement lorsque les patientes s'y sentent confortables⁴. Toutefois, la jeune femme souffre anormalement de convulsions. Forte d'une expérience qui lui a auparavant été rapportée par un chirurgien compétent, Louise Bourgeois « f[ait] mettre [la patiente] au travers du lict » et la délivre aisément de l'enfant qui se présentait par le siège. Pendant ce temps, « un Apothicaire et deux Chirurgiens qui estoient voisins [...] vouloient tirer l'enfant par la teste avec un crochet » (Bourgeois, 2000, p. 134). Incapables de diagnostiquer l'origine des convulsions de la jeune femme, l'apothicaire et les deux chirurgiens en viennent immédiatement aux moyens draconiens pour délivrer la mère, sans prendre le temps de réfléchir aux diverses solutions plus douces qui peuvent être envisagées. Toujours sensible à l'humeur et au mal des femmes en couches, Louise Bourgeois raconte un autre épisode où elle accepte de bon aloi de faire appel à un chirurgien, soit lorsque les amies d'une demoiselle sur le point d'accoucher le requièrent, dès que la sage-femme

⁴ La chaise obstétricale est d'ailleurs la position privilégiée par la reine Marie de Médicis, à qui Louise Bourgeois a servi de sage-femme lors de la naissance des six enfants royaux.

annonce « que l'enfant venoit mal » (p. 138). Puisque la présence d'un chirurgien peut reconforter les amies et la future mère, peut procurer un environnement calme et serein et éviter à la demoiselle en travail d'éprouver « une espouvente [qui] trouble les sens » (p. 138), Louise Bourgeois cède volontiers sa place à la science, conformément à son désir d'instaurer une alliance entre médecins et sages-femmes, et ce, afin d'assurer le bien-être et la santé des parturientes et des nouveau-nés.

Il y a, dans *l'Instruction à ma fille*, d'autres allusions ou références directes à des textes anciens qui viennent appuyer les revendications de Louise Bourgeois et pour lesquelles des analyses littéraires approfondies demeurent à faire. La présence de Lucine, déesse des accouchements — puisée dans les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* d'Ovide —, celle de Mercure, dieu des voyages; la métaphore du voyage pour évoquer, d'une part, le corps des femmes enceintes qui sont des « vaisseau[x] de grande importance » (p. 135) et, d'autre part, pour affirmer que « ceux qui ont voyagé sont capable d'en parler d'autre sorte que ceux qui n'ont fait que lire ou entendu dire » (p. 123), sont autant de liens intertextuels riches, dont il est nécessaire de déterminer la signification. Toutefois, à ce jour, seuls quelques travaux critiques s'inscrivent à la confluence de la littérature et de la médecine. Cet état de la question s'explique par le caractère encore récent de ce champ interdisciplinaire, dont l'intérêt se confirme depuis les années 1980 seulement. Si, comme nous avons pu le constater au cours des derniers mois, les recherches sur ce que racontent explicitement les traités médicaux sont bien amorcées, il reste néanmoins à interroger les différentes stratégies privilégiées par les auteurs.

Bibliographie

- BERRIOT-SALVADORE, Évelyne. (1990) « La femme soignante », dans *Les Femmes dans la société française de la Renaissance*, Genève, Droz, p. 245-281.
- BOURGEOIS, Louise. (1992 [1609 et 1617]), *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruits, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés* suivi de *Instructions à ma fille*, préface de Françoise OLIVE, Paris, Côté-femmes éditions.
- . (2000), *Récit véritable de la naissance de Messieurs et Dames les enfans de France, Fidelle relation de l'accouchement, maladie et ouverture du corps de feu Madame* suivie du *Rapport de l'ouverture du corps de feu Madame, remontrance a Madame Bourcier, touchant son apologie*, textes établis et annotés par François ROUGET, *Instruction a ma fille*, texte établi et annoté par Colette H. WINN, Genève, Droz.
- BROOMHALL, Susan. (2004), *Women's Medical Work in Early Modern France*, Manchester / New York, Manchester University Press.
- DOMINGUES, Clare. (2002), « Louise Bourgeois (1563-1636) : la cabale des hommes de l'art contre les sages-femmes », *Women in French Studies*, n° 10, p. 25-35.
- LAZARD, Madeleine. (1985), « Médecins contre matrones au 16^e siècle : la difficile naissance de l'obstétrique », dans Marc BERTRAND (dir.) *Popular Traditions and Learned Culture in France*, Saratoga, ANMA Libri & Co., p. 25-41.

- PARÉ, Ambroise. (1970), « Des monstres et prodiges », dans *Œuvres complètes*, t. 3, livre XIX, éd. critique par J.-F. MALGAIGNE, Genève, Slatkine Reprints, p. 1-68.
- PERKINS, Wendy. (1998), « Midwives Versus Doctors: The Case of Louise Bourgeois », *Seventeenth Century*, vol. 3, n° 2, p. 135-157.
- . (1989), « The Relationship Between Midwife and Client in the Works of Louise Bourgeois », *Seventeenth Century French Studies*, vol. 11, p. 28-45.
- PLATON. (1985), *Phèdre*, texte établi par Claudio MORESCHINI, traduit par Paul VICAIRE, Paris, Les Belles Lettres / Gallimard, coll. « Tel ».
- . (1967), *Théétète*, traduction et notes par Émile CHAMBRY, Paris, Garnier et Frères.
- RABELAIS, François. (1994 [1534 ou 1535]), *Gargantua*, dans *Œuvres complètes*, éd. de Mireille HUCHON et François MOREAU, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1-207.
- ROUGET, François. (1998), « De la sage-femme à la femme sage : réflexion et réflexivité dans les *Observations* de Louise Boursier », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 25, n° 49, p. 483-496.
- WINN, Colette. (1997), « De sage (-) femme à sage (-) fille : Louise Bourisier, *Instructions à ma fille* [1626] », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 24, n° 46, p. 61-83.

Résumé

Cet article porte sur les modalités rhétoriques auxquelles Louise Bourgeois a recours, dans ses *Instructions à ma fille* (1617), pour redonner ses lettres de noblesse au métier de sage-femme dans un contexte où le corps médical est de plus en plus méfiant à leur égard. Réclamant le statut de « fille adoptive » de Phénarète, elle inscrit dans cette même filiation toute sage-femme compétente. Son texte parvient à concilier le savoir théorique obligatoire aux sages-femmes à la suite de l'ordonnance de Paris de 1560 et les savoirs acquis par la pratique de la profession aux règles de modestie et de pudeur qui régissent la vie des femmes.

Abstract

This article analyses the rhetorical strategies used by Louise Bourgeois in her *Instructions à ma filles* (1617) in order for the midwife's profession to regain prestige in a context where the medical profession is more and more mistrustful towards midwives. Claiming the status of Phénarète's « adoptive daughter », she enlists all qualified midwives into the same filiation. In her essay, she reconciles both compulsory theoretical knowledge following the Paris edict of 1560 and midwives' practical knowledge with the virtues of modesty and decency under which women were kept.